

SONIA SHAH

PANDÉMIE

Traquer les épidémies,
du choléra aux coronavirus

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel Durand*

écosociété

PRÉFACE À L'ÉDITION DE 2020

*Quand la pandémie est finalement arrivée, personne ne pouvait tout à fait y croire*1.*

Pendant des semaines au cours de l'hiver 2020, les experts de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) ont insisté sur le fait que la contagion qui se répandait rapidement n'était pas une pandémie. Les experts de l'OMS demandaient de l'appeler « flambée épidémique sans précédent », pendant que le virus s'échappait de Wuhan, en Chine. Ou de dire qu'il s'agissait d'une « urgence de santé publique », déclaraient-ils tandis que le virus atteignait la Grèce, à 8 000 kilomètres à l'ouest de Wuhan, et la Nouvelle-Zélande, à 10 000 kilomètres au sud-est. Au moment où les plus hauts responsables de la santé publique de la planète ont admis que c'était réellement un raz-de-marée microbien qui nous englobait – les commentateurs avaient déjà commencé à utiliser « le mot en p... » –, le virus avait infiltré les corps de plus de cent mille personnes dans le monde entier. Des millions d'autres personnes allaient subir le même sort.

La terre était éventrée pour recevoir les corps des morts. Sur Hart Island, à un kilomètre au large du Bronx, des images aériennes ont capté des personnes en combinaison blanche creusant de longues tranchées peu profondes qu'on remplira de cadavres non réclamés, tirés des morgues de la ville (qui avaient commencé à déborder

* Dans la foulée de la crise de la COVID-19 en 2020, ce livre, initialement paru en 2016, a fait l'objet d'une réédition avec l'ajout d'une nouvelle préface tenant compte de la nouvelle situation. Si le reste du texte n'a pas fait l'objet d'une mise à jour – on y parle par exemple d'épidémies à venir sans parler de la COVID-19 – il n'en demeure pas moins tout aussi juste dans l'analyse et les perspectives formulées. En fait, peut-être même encore plus étant donné ce que nous savons maintenant! [NdT]

dans des camions frigorifiques), enfermés dans des cercueils en pin, leurs noms griffonnés sur les couvercles. Des tranchées similaires sont apparues sur des images satellite prises à 125 kilomètres au sud de Téhéran. Les experts ont supposé que ces entailles dans le sol étaient des fosses communes jouxtant des tas de chaux pour atténuer l'odeur de décomposition. De l'espace, elles ressemblaient à des brins de coton.

Les dirigeants du monde entier ont exprimé haut et fort leur incrédulité devant ce carnage. C'est « différent de tout ce qu'on a vu de notre vivant », proclamaient les gros titres. « Personne n'a jamais rien vu de tel auparavant », a déclaré Donald Trump, le président des États-Unis. Un chroniqueur a noté dans le New York Times que l'arrivée du virus était aussi invraisemblable et sa présence aussi incontrôlable qu'une catastrophe naturelle ou un acte terroriste. Pour plusieurs, même cette caractérisation semblait trop banale. Pour eux, le virus ne pouvait être compris que comme quelque chose de tout à fait hors nature. Il devait provenir d'un laboratoire, selon près d'un quart des personnes qui ont répondu à un sondage aux États-Unis.

Des journalistes sous le choc ont déterré de vieux pronostics, présentés avec admiration et émerveillement. Le Conseil de sécurité nationale des États-Unis mettait en garde contre une pandémie dans une étude de 2019, rapportait The Hill dans une manchette. « Bill Gates a prédit une épidémie bien avant le coronavirus », annonçait le Los Angeles Times, en référence à sa présentation sur le sujet au TED de 2015. C'était « prophétique », ajoutait le magazine Rolling Stone. Prévoir une pandémie, laissaient-ils entendre, revenait à prédire un coup de foudre, une attaque qui semble sortir de nulle part. Comment pouvaient-ils le savoir ? Avaient-ils une boule de cristal qui leur permettait de voir l'avenir ? Un pouvoir secret qui leur permettait de prédire l'imprévisible ?

Avec un événement aussi inédit et inhabituel en train de tenir la planète sous son emprise, des observateurs ont déclaré qu'une reddition de comptes se pointait à l'horizon. L'agent pathogène avait révélé tous nos points faibles et tous les problèmes balayés depuis longtemps sous le tapis : les inégalités sociales qui ont accentué le taux de mortalité parmi les pauvres et les marginaux ; la paresse

et la corruption des dirigeants locaux et nationaux qui ont préféré regarder ailleurs pendant trop longtemps; la fragilité de nos chaînes d'approvisionnement qui ont été si facilement perturbées, laissant certaines allées d'épicerie vides alors que des champs étaient inondés de lait, jeté par des producteurs laitiers dont les clients assoiffés étaient confinés ou en quarantaine. Quand la pandémie se sera calmée, il ne sera plus possible d'ignorer les réalités qu'elle a mises à nu, ont proclamé les commentateurs. Les survivants de la pandémie finiront par émerger, assagis et à jamais transformés. La pandémie va « changer le monde pour toujours », affirmait le magazine Foreign Policy; elle « changerait le monde de façon permanente », écrivait Politico. Le virus « changera nos vies pour toujours », a ajouté le Washington Post.

La contagion était un « passage », a écrit la romancière et essayiste Arundhati Roy, « une passerelle entre un monde et le suivant ».

* * *

Pour moi, cependant, l'aspect le plus frappant de cette pandémie est la sensation d'étrange familiarité qu'elle procure.

Selon les taxonomistes, le SRAS-CoV-2 est non seulement de la même famille de virus que son homologue pathogène responsable de la pandémie du SRAS-CoV-1, mais aussi de la même espèce. Le précédent virus du SRAS est apparu dans les chauves-souris par l'intermédiaire des civettes grâce aux opportunités bien particulières offertes par l'expansion rapide de l'économie chinoise. Cette expansion a augmenté la probabilité de nouveaux contacts étroits entre les humains, les chauves-souris et d'autres animaux sauvages dans les marchés humides. La première pandémie de SRAS a éclaté en 2003. Le rapport déséquilibré entre la contagiosité et la mortalité causée par l'infection l'a conduite à s'éteindre après avoir tué près de 800 des quelque 8 000 personnes infectées.

L'usine à produire des virus qui a conduit à la première épidémie de SRAS n'a cependant jamais été fermée. Ce n'était qu'une question de temps avant que n'apparaisse un autre virus présentant une combinaison potentiellement plus durable d'attributs. Et en

effet, le frère cadet, un peu plus contagieux et un peu moins mortel, parviendra à surpasser son aîné sur plusieurs ordres de grandeur.

Il a surgi dans un bourgeonnement de cas de pneumonies graves à Wuhan, en Chine, en décembre. Au début, les autorités locales ont refusé de croire que ces infections sortaient de l'ordinaire, censurant ceux qui osaient suggérer le contraire, tout comme l'avaient fait d'autres responsables gouvernementaux confrontés à de nouvelles épidémies dans le passé. À la mi-janvier, alors que des cas étaient déjà apparus aux États-Unis, en Corée du Sud, au Japon et en Thaïlande, la Ville de Wuhan a organisé un banquet pour le Nouvel An chinois. Quarante mille familles se sont réunies pour partager un repas de fête – ainsi que les vibrions qui s'échappaient de leurs mains et s'envolaient à chacun de leurs souffles. Quelques jours plus tard, lorsque les autorités ont fermé la ville, cinq millions d'habitants étaient déjà repartis, avec le coronavirus logé dans leur gorge et descendant inexorablement jusqu'à leurs poumons. Ils l'ont partagé avec leurs collègues, des invités à une noce et des passagers de bateaux de croisière. Ainsi, le virus a balayé la planète silencieusement et efficacement, avant que quiconque ne le remarque, tout comme les navires à vapeur du XIX^e siècle avaient fait traverser l'Atlantique au choléra et que les chalands l'avaient fait pénétrer profondément en Amérique du Nord. Les États ont fermé leurs frontières et leurs ports dans son sillage, avec un retard presque comique, tout comme l'avaient fait les fonctionnaires de Wuhan.

Les sociétés du monde entier se sont réveillées tardivement, comme si elles émergeaient d'un songe pour passer au cauchemar de la pandémie. Atterrés par l'ampleur de la menace et la mobilisation de masse qu'exigeaient les mesures de santé publique pour l'endiguer, les dirigeants du monde entier se sont rabattus sur des métaphores éculées. La France était « en guerre » contre l'infection, déclarait son président; la Chine mènerait une « guerre populaire », affirmait son président; Donald Trump, lui, serait un « président de guerre ».

Mais une véritable guerre nécessiterait l'invasion d'un étranger qui pourrait céder devant l'usage de la force – un étranger qu'on pourrait pointer du doigt, repousser et détruire. Une guerre oppose un adversaire à un autre. En revanche, le virus, déjà largement

répandu, était aussi bien intégré dans les corps et les sociétés qu'un fil de coton dans un tissu. Il « n'ourdira pas de stratégie », comme l'a fait remarquer un chroniqueur. Il était « incapable de malveillance ou de peur ». La question de savoir qui ou quoi pourrait jouer le rôle de l'ennemi était sujette à interprétation ou à fabrication pure et simple. Certains ont adopté une approche microscopique, ciblant jusqu'à la moindre particule virale pour l'annihiler chimiquement. Ils essayaient leurs boîtes de céréales avec de l'eau de Javel et portaient des vêtements de plongée étanches jusqu'à l'épicerie. En Jamaïque, l'ennemi était un passager d'autobus qui avait eu la mauvaise idée d'éternuer et que les autres passagers ont empoigné, battu et jeté sur la route. En Australie, c'était un homme qui avait subi un arrêt cardiaque dans la rue devant un restaurant chinois. Persuadée d'avoir entrevu l'ennemi microbien invisible qui se trouvait en lui, la foule autour l'a regardé mourir plutôt que de pratiquer la réanimation cardio-respiratoire qui lui aurait sauvé la vie. Dans tout l'Occident, des foules convaincues que les signaux électromagnétiques propageaient le virus ont vandalisé des tours de téléphonie cellulaire.

Pendant les pandémies de choléra du XIX^e siècle, des médecins étaient lapidés dans les rues et des hôpitaux de quarantaine incendiés par des foules en colère. Pendant la pandémie de COVID-19, des médecins du nord de l'État de New York se sont fait cracher dessus. Des soignantes s'apprêtant à rentrer chez elles après leur quart de soir ont découvert que les pneus de leur voiture avaient été crevés. À Indore, en Inde, un travailleur de la santé en blouse bleu clair qui marchait dans une ruelle étroite a été attaqué et poursuivi par une foule en colère. À la Maison-Blanche, un président frustré et débordé accusait l'OMS.

Pendant que l'on montrait du doigt les Chinois, les animaux sauvages, un laboratoire quelque part, des ennemis politiques ou de vagues autorités internationales, le virus se répandait tranquillement, sans fléchir.

J'écris ces mots au plus creux de la quarantaine. L'angoisse et le désespoir sont à leur zénith. Le bilan des vies perdues à cause du coronavirus s'alourdit inexorablement, de même que celui des pertes matérielles. Le monde différent et ardemment désiré qui nous attend de l'autre côté de la pandémie demeure flou et sombre, ses contours à peine visibles à travers un écran de terreur et d'espoir. La question demeure ouverte de savoir s'il surviendra bel et bien.

Dans le passé, des agents pathogènes ont déchiré nos sociétés en exploitant nos politiques et nos modes de vie, de déplacement et de relations sociales aussi efficacement et mortellement que le nouveau coronavirus le fait aujourd'hui, et parfois même davantage. Mais même s'ils ont laissé des traces profondes et des cicatrices sur nos corps et nos sociétés, nous n'avons pas changé nos modes de vie pour les exclure, même lorsque nous le pouvions. Au contraire, peu de temps après que le gros de la contagion s'est enfin dissipé, nous avons repris la même routine qu'auparavant. À l'époque, comme aujourd'hui, nous imaginions les pandémies comme des perturbations aussi inattendues que des éclairs par beau temps. Nous les voyions comme des actes d'agression étrangère. Nous n'avons pas examiné notre complicité dans leur propagation.

Nous ne leur avons pas fait de place dans notre mémoire historique et, en dépouillant les pandémies de leur caractère social, nous les avons privées d'histoire. Nous sommes devenus leurs alliés involontaires et elles sont revenues, encore et encore. Mais ce n'est pas inévitable qu'il en soit toujours ainsi.

Les pages qui suivent racontent l'histoire des pandémies à travers le prisme de l'action humaine. C'est une histoire où l'avenir des pandémies, tout comme leur passé, est mêlé au nôtre. Nous le tenons entre nos mains.

*Baltimore, Maryland
17 avril 2020*